

Quand il vit, à la fin, que les garnements avaient à peu près leur compte, Louison ouvre la porte, reprend son canard et sa serviette, puis il dit :

— Béquille, frappe plus fort.

Et, pendant qu'ils délogeaient au plus vite, le bâton de courir après eux, et de travailler de plus belle, frappant comme un sourd et faisant voler leurs chapeaux en l'air de tous côtés : c'était un plaisir!

Et le juge et les archers s'en retournèrent donc chez eux, tout honteux et la tête basse, en jurant bien que jamais l'envie ne leur reprendrait de venir chercher noise à compère Louison.

Moi je mis le pied sur une taupinière,  
Je m'en revins à Labouheyre.

*(Conté en 1880 par Baptiste Sournet, dit PIR, berger,  
de Commensacq, âgé d'environ soixante-dix ans.)*

---

Dans une autre version que j'ai également recueillie, un homme très pauvre sème sur un fumier une fève, et la tige qui en sort grandit tellement qu'elle finit par toucher au ciel et lui sert d'échelle pour arriver jusqu'à

Dieu, à qui il demande de l'aider à nourrir ses enfants. Dieu lui donne, successivement, une table qui lui fournit le manger et le boire, un cheval dont les excréments sont de l'or et un bâton qui frappe à son commandement. La table, puis le cheval, lui ayant été volés dans une auberge, il se les fait rendre à l'aide du bâton, etc. C'est donc à peu près, dans ses traits essentiels, la version allemande des frères Grimm (*Contes choisis*, Hachette, p. 155), mais il y a ceci à noter que l'épisode de la chèvre, par lequel débute et finit leur récit, forme dans la Lande un petit conte à part qui ne se rattache par aucun point ni à ce dernier ni à d'autres.

